

CINÉMA

Une esthétique en noir et blanc

« Erreur de jeunesse »
de Radovan Tadic :
un singulier film d'auteur

Le film est en noir et blanc. Tantôt plus noir que blanc, tantôt plus blanc que noir. Et situé dans un Paris qui n'est peut-être pas Paris, même si les stations de métro sont des points de repère. Monde étrange, décalé, rêvé peut-être.

De cet univers esthétique, beau et froid, mais comme chargé de tension émotionnelle, surgissent des personnages touchés par le mal de vivre, pris dans la toile d'araignée d'une existence dirigée par les fantasmes, les obsessions. Une vieille demoiselle, Thérèse (Muni, qui fut si bizarre chez Bunuel et pourrait être, maintenant, une créature d'une autre planète, à la diction chantante comme une mélopée indigène), donne des coups de téléphone de menaces dans les cabines publiques et lit à son chien les faits divers des journaux. Thérèse joue les justicières, pousse des gens à la mort pour assouvir quelque vieille haine sociale, à moins qu'elle ne soit une Parque impassible. Elle habite une chambre de bonne.

Au même étage, Antoine, ouvrier typographe (Francis Frappat, Pierrot lunaire et romantique tourmenté, comédien exceptionnel) qui ne prend modèle sur personne) cultive, dans sa mansarde, une vocation de poète troublé par le corps, la démarche des femmes. Dans le métro, Antoine rencontre une fille qui lit, comme lui, les poèmes de T.S. Eliot. Mais la création lui paraît impossible. Il se suicide, se rate.

Thérèse s'arrange pour qu'Antoine entre en relation avec une nouvelle locataire du couloir, Françoise, (Géraldine Danon, apparition blonde, fragile, au sourire perdu, à l'activité sexuelle débordante). L'échec et la mort rôdent. Il y a aussi des comparses telle cette jeune femme (Isabelle Weingarten) qui, venant d'essayer une veste dans une boutique, dénude ses seins devant la vendeuse, vieille femme cadavérique, et lui demande de les toucher.

Des liens invisibles, des connivences inavouées soudent Thérèse, Antoine, Françoise et les autres. Les images ne font pas progresser un récit dramatique. Elles vous entraînent constamment de l'autre côté du miroir du réalisme et du rationnel, là où doit être la lumière intérieure qui pourrait éclairer, réchauffer les ombres. Pas étonnant si, à la fin, un adolescent ferme les yeux pour voir au fond, tout au fond de ces âmes absorbées par ce singulier film d'auteur.

JACQUES SICLIER